



1 031002 052703

Quotidien National
T.M. : 481 805☎ : 01 57 28 20 00
L.M. : 2 073 000

MERCREDI 14 AVRIL 2010

Le Monde

Un antihéros gangrené par la violence

Le premier film du Coréen Yan Ik-june décrit avec âpreté une société cruelle pour les faibles

Breathless



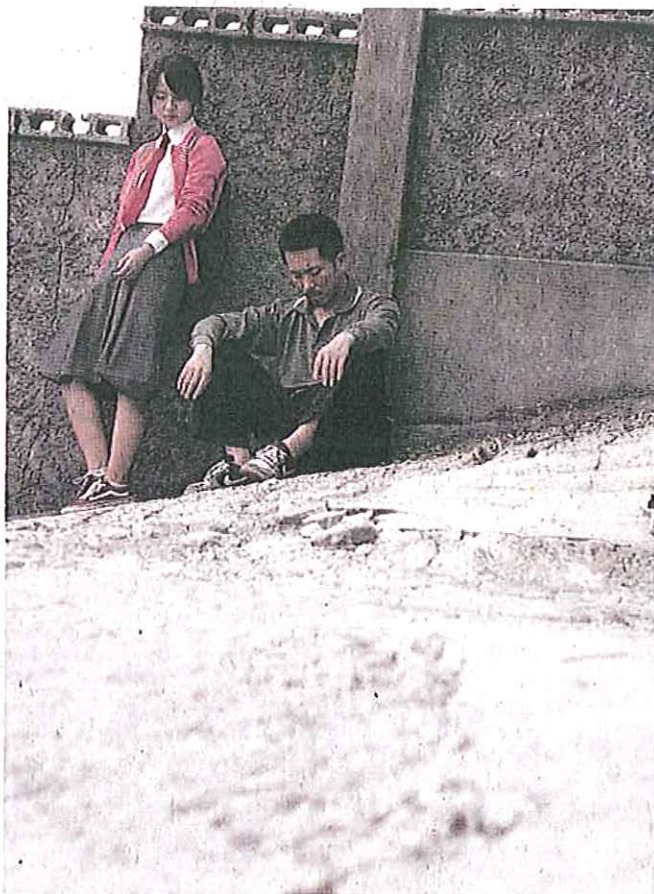
Une rue déserte, la nuit. Un homme bat rageusement une femme à terre. Un passant surgit, roue l'agresseur de coups, qui dévale sans demander son reste. Le justicier se retourne doucement vers la victime, sonnée, qui ne dit rien, puis il lui assène une rafale de claques, l'insulte: «*Mais pourquoi tu ne te défends pas, imbécile?*» Le ton est donné, le générique peut commencer.

Dans *Breathless*, premier long-métrage du Coréen Yang Ik-june, la violence ne s'arrête jamais. Comme une malédiction qui aurait frappé toute une communauté, elle gangrène les gestes et les paroles de tous les personnages.

Le film avance comme une longue succession de passages à tabac

Sang-hoon, antihéros – comme le cinéma en propose rarement d'aussi peu attachant –, interprété par l'auteur, est recouvreur de dettes. Il passe ses journées à tabasser et insulter ses débiteurs, ses assistants, et quiconque a le malheur de se trouver sur son chemin. Sa sœur en particulier, fraîchement divorcée d'un mari qui la battait, et dont il ne supporte pas qu'elle travaille pour gagner sa vie.

Sur ses traces, le film avance comme une longue succession de passages à tabac, filmés au plus près, avec une caméra nerveuse, magnétisée par ce qu'elle enregistre. Le style, âpre, est proche du documentaire: Pas de musique, pas de répétition non plus, affirme



Yeon-hee (Kim Kkobbi) et Sang-hoon (Yang Ik-june). DR

le cinéaste: le jeu des acteurs est aussi rugueux que le décor, gris, sans qualité véritable, de la ville de province où se situe le film, que le cinéaste nous invite à considérer comme une image de la Corée tout entière.

Nulle complaisance ici, nulle esthétisation de la violence; la mise en scène provoque plutôt une sensation d'étouffement, à l'image de celle qu'induit, chez les

personnages, une violence endémique nichée au cœur des familles. Les pères et les fils sont en effet les deux pôles du drame qui se noue ici, à partir de la rencontre entre le recouvreur de dettes et une lycéenne effrontée, la jeune Yeon-hee, qui se prend bizarrement d'affection pour lui. Leur complicité, qui glisse peu à peu vers de l'amour, est rendue possible par un vécu commun qu'ils ignorent, faute de

communiquer sur un autre mode que celui de l'invective: leurs mères sont toutes deux mortes après avoir été rouées de coups; leurs pères, des hommes jadis violents mais aujourd'hui impotents, vivent l'un comme l'autre à leurs crochets; dans leurs familles, en outre, les frères maltraitent les sœurs.

La situation que dépeint Yang Ik-june est celle d'une société fondée sur un pouvoir politique autoritaire assis sur le souvenir de la guerre et la peur du voisin du Nord, et la consécration culturelle de la suprématie masculine. L'héroïsme de cet antihéros consiste, en un sens, dans l'extériorisation qu'il fait du mal qui le ronge. En le faisant exploser dans la rue, au vu et au su de tous, il retourne comme un gant le modèle dominant qui cantonne la violence à l'intérieur des foyers.

Sang-hoon est coupable, plus encore qu'on ne l'imagine au début. Mais guère plus au fond que son patron, par exemple, malgré l'air bonhomme, paternaliste et généreux qui le rend d'emblée beaucoup plus sympathique.

Au contact de la lycéenne, le bloc de hargne que tréballe comme une croix Sang-hoon se fissure lentement, annonçant une rédemption possible. Des flash-back émaillent le film, à travers lesquels se révèle, par bribes, le lien secret qui unit et oppose en même temps les deux personnages. Ils renferment aussi la clé du salut de Yeon-hee: l'enfance, qu'on lui a volée, est aussi la cause pour laquelle il est prêt à baisser la garde, à tomber le masque. ■

Isabelle Regnier

Film coréen de Yang Ik-june. Avec Yang Ik-june, Kim Kkobbi, Lee Hwan. (2 h 10.)